

Prolongements :

A. *Méditation XVII* (1624)

John Donne (poète métaphysique anglais, âge élisabethain)

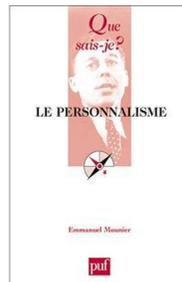
No man is an island,
Entire of itself,
Every man is a piece of the continent,
A part of the main.
If a clod be washed away by the sea,
Europe is the less.
As well as if a promontory were.
As well as if a manor of thy friend's
Or of thine own were:
Any man's death diminishes me,
Because I am involved in mankind,
And therefore never send to know for whom the bell tolls;
It tolls for thee.

(Nul homme n'est une île, / entière en elle-même ; /tout homme est un morceau du continent,/une partie de l'ensemble. /Si une motte de terre était emportée par la mer, /l'Europe en serait diminuée, /aussi bien que si c'était un promontoire, /aussi bien que si c'était le manoir de tes amis ou le tien propre :/la mort de tout homme me diminue, parce que je fais partie du genre humain, /et en conséquence, n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas ; /il sonne pour toi.)

B. dans le même chapitre, il **distingue personne et individu.**

"D'emblée, nous avons campé la personne au grand air. Il s'agit maintenant d'en rechercher l'expérience fondamentale. Contrairement à une opinion répandue, ce n'est pas l'originalité, le quant à soi, l'affirmation solitaire ; ce n'est pas la séparation, mais la communication.

Auto-défense de l'individu. Personnalisme contre individualisme. - Pour qui regarde le spectacle des hommes et n'est pas aveugle à ses propres réactions, cette vérité n'est pas évidente. Depuis le début de l'histoire, les jours consacrés à la guerre sont plus nombreux que les jours consacrés à la paix. La vie de société est une guérilla permanente. Là où l'hostilité s'apaise, l'indifférence s'étale. Les cheminements de la camaraderie, de l'amitié ou de l'amour semblent perdus dans cet immense échec de la fraternité humaine. Heidegger, Sartre l'ont mis en philosophie. La communication reste pour eux bloquée par le besoin de



posséder et de soumettre. Chaque partenaire y est nécessairement, ou tyran, ou esclave. Le regard d'autrui me vole mon univers, la présence d'autrui fige ma liberté, son élection m'entrave. L'amour est une infection mutuelle, un enfer.

Contre ce tableau, l'indignation est vaine. Il est difficile de nier qu'il n'évoque un important aspect des rapports humains. Le monde des autres n'est pas un jardin de délices. Il est une provocation permanente à la lutte, à l'adaptation et au dépassement. Il réintroduit constamment le risque et la souffrance là où nous touchions à la paix. Aussi l'instinct d'auto-défense réagit-il en le refusant. Les uns l'oublient, suppriment toute surface de contact. Les autres s'y font, avec des personnes, des objets maniables et utilisables, les pauvres du philanthrope, les électeurs du politicien, les enfants de celui-ci, les ouvriers de celui-là : l'égoïsme s'étourdit d'illusions altruistes. Un autre réduit son entourage à être pour lui un simple miroir. Une sorte d'instinct travaille ainsi à perpétuellement nier et appauvrir l'humanité autour de nous ¹.

Même dans les meilleures dispositions, l'individu obscurcit la communication par sa seule présence. Il développe une sorte d'opacité partout où il s'installe. Mon corps me donne l'image la plus évidente de cette opacité, ainsi dans la gêne qu'il apporte au milieu d'une confiance. Mais elle naît plus profond que le corps. Une vertu trop appuyée dégoûte de la vertu, l'intention de séduire désenchant l'amour, de convertir, hérisse l'infidèle. La plus légère présence parfois semble sécréter un poison mortel pour la relation de l'homme à l'homme.

Sur ce séparatisme profond, la culture développe des jeux de masques peu à peu incrustés jusqu'à ne plus se distinguer du visage de l'individu. Ils lui sont un double et seul moyen de ruser avec autrui et de ruser avec soi-même, de s'installer dans les refuges de l'imposture pour éviter cette zone de vérité qui naît à la rencontre du regard d'autrui et du regard intérieur.

L'individualisme est un système de mœurs, de sentiments, d'idées et d'institutions qui organise l'individu sur cep, attitudes d'isolement et de défense. Il fut l'idéologie et la structure dominante de la société bourgeoise occidentale entre le XVIIIe et le XIXe siècle. Un homme abstrait, sans attaches ni communautés naturelles, dieu souverain au cœur d'une liberté sans direction ni mesure, tournant d'abord vers autrui la méfiance, le calcul et la revendication ; des institutions réduites à assurer le non-empiètement de ces égoïsmes, ou leur meilleur rendement par l'association réduite au profit : tel est le régime de civilisation qui agonise sous nos yeux, un des plus pauvres que l'histoire ait connus. Il est l'antithèse même du personnalisme, et son plus prochain adversaire.

Pour les distinguer, on oppose parfois personne à individu. On risque ainsi de couper la personne de ses attaches concrètes. Le mouvement de repli qui constitue « l'individu »

¹ Cf. E. MOUNIER : *Traité du caractère*, chap. IX

contribue à assurer notre forme. Cependant, la personne ne croît qu'en se purifiant incessamment de l'individu qui est en elle. Elle n'y parvient pas à force d'attention sur soi, mais au contraire en se faisant disponible (G. Marcel), et par là plus transparente à elle-même et à autrui. Tout se passe alors comme si n'étant plus « occupée de soi », « pleine de soi », elle devenait, et alors seulement, capable d'autrui, entrain en grâce".

C. Histoire de la notion de personne selon Mounier : "À ne considérer que l'Europe, le sens de la personne reste embryonnaire dans l'Antiquité jusqu'aux abords de l'ère chrétienne. *L'homme antique* est aspiré par la cité et par la famille, soumis à un destin aveugle, sans nom, supérieur aux dieux mêmes. L'esclavage ne choque pas les plus hauts esprits de ces temps. Les philosophes n'estiment que la pensée impersonnelle et son ordre immobile qui règle la nature comme les idées. L'apparition du singulier est comme une tache dans la nature et dans la conscience. Platon est tenté de réduire l'âme individuelle à une participation de la nature et à une participation de la cité : d'où son « communisme ». Et l'immortalité individuelle, pour lui comme pour Socrate, n'est qu'une belle et aventureuse hypothèse. Aristote affirme bien qu'il n'y a de réel que l'individuel, mais son dieu ne peut vouloir d'une volonté particulière ni connaître par essences singulières, ni aimer d'un amour de choix. Pour Plotin il y a comme une faute primitive à l'origine de toute individualité, et il n'est de salut que dans un retour éperdu de l'Un et à l'Intemporel.

Cependant, les Grecs avaient de la dignité de l'être humain un sens aigu, qui portait périodiquement le trouble dans leur ordre impassible. Leur goût de l'hospitalité, leur culte des morts en témoignent déjà. Sophocle, une fois au moins (*Œdipe à Colonne*) veut remplacer l'idée du Destin aveugle par celle d'une justice divine douée de discernement. Antigone affirme la protestation du témoin de l'éternel contre les pouvoirs. *Les Troyennes* opposent à l'idée de la fatalité de la guerre celle de la responsabilité des hommes. Socrate, au discours utilitaire des Sophistes, substitue le coup de sonde de l'ironie, qui bouleverse l'interlocuteur, le remet en question en même temps que sa connaissance. Le « Connais-toi toi-même » est la première grande révolution personaliste connue. Mais elle ne pouvait avoir qu'un effet limité dans les résistances du milieu. Enfin il ne faut oublier ni le Sage de *l'Éthique à Nicomaque*, ni les Stoïciens et leur émouvant pressentiment de la *caritas generis humani*.

Le *christianisme* apporte d'emblée parmi ces tâtonnements une notion décisive de la personne. On mesure mal aujourd'hui le scandale total qu'elle était pour la pensée et la sensibilité des Grecs :

1° Alors que pour eux la multiplicité était un mal inadmissible pour l'esprit, il en fait un absolu en affirmant la création *ex nihilo* et le destin éternel de chaque personne. L'Être suprême qui les porte à l'existence par amour ne fait plus l'unité du monde par l'abstraction d'une idée, mais par une capacité infinie de multiplier indéfiniment ces actes d'amour singuliers. Loin d'être une imperfection, cette multiplicité, née de la surabondance, porte en elle la surabondance par l'échange indéfini de l'amour. Longtemps le scandale de la

multiplicité des âmes se heurtera aux survivances de la sensibilité antique, et Averrhoès sentira encore le besoin d'imaginer une âme commune à l'espèce humaine.

2° L'individu humain n'est pas le croisement de plusieurs participations à des réalités générales (matière, idées, etc.), mais un tout indissociable dont l'unité prime la multiplicité, parce qu'elle a racine dans l'absolu.

3° Au-dessus des personnes ne règne pas la tyrannie abstraite d'un Destin, d'un ciel d'idées ou d'une Pensée Impersonnelle, indifférents aux destinées individuelles, mais un Dieu lui-même personnel, bien que d'une façon éminente, un Dieu qui a « donné de sa personne » pour assumer et transfigurer la condition humaine, et qui propose à chaque personne une relation singulière d'intimité, une participation à sa divinité ; un Dieu qui ne s'affirme point, comme l'a cru l'athéisme contemporain (Bakounine, Feuerbach), sur ce qu'il enlève à l'homme, mais en lui octroyant au contraire une liberté analogue à la sienne, et en lui rendant générosité pour générosité.

4° Le mouvement profond de l'existence humaine n'est pas de s'assimiler à la généralité abstraite de la Nature ou des Idées, mais de changer « le cœur de son cœur » (en grec dans le texte) afin d'y introduire et de rayonner sur le monde un Royaume transfiguré. Le secret du cœur où se décide, par le choix personnel, cette transmutation de l'univers, est un domaine inviolable, dont personne ne peut juger, et dont personne ne connaît, même les anges, sauf Dieu.

5° À ce mouvement, l'homme est appelé librement. La liberté est constitutive de l'existence créée. Dieu eût pu créer sur le champ une créature aussi parfaite que peut l'être une créature. Il a préféré appeler l'homme à mûrir librement l'humanité et les effets de la vie divine. Le droit de pécher, c'est-à-dire de refuser son destin, est essentiel au plein exercice de la liberté. Loin qu'il soit un scandale, ce serait son absence qui aliénerait l'homme.

6° Cet absolu de la personne ne coupe l'homme ni du monde ni des autres hommes. L'Incarnation confirme l'unité de la terre et du ciel, de la chair et de l'esprit, la valeur rédemptrice de l'oeuvre humaine une fois assumée par la grâce. L'unité du genre humain est pour la première fois pleinement affirmée et deux fois confirmée : chaque personne est créée à l'image de Dieu, chaque personne appelée à former un immense Corps mystique et charnel dans la Charité du Christ. L'histoire collective de l'humanité, dont les Grecs n'avaient pas idée, prend un sens, et même un sens cosmique. La conception même de la Trinité, qui nourrit deux siècles de débats, apporte l'idée étonnante d'un Être Suprême où dialoguent intimement des personnes, et qui est déjà, par Lui-même, la négation de la solitude.

Cette vision était trop neuve, trop radicale, pour porter d'un coup tous ses effets. Levain de l'histoire aux yeux du chrétien, elle les développera jusqu'à la fin de l'histoire.

Pendant toute la période médiévale, les persistances sociales et idéologiques de l'Antiquité grecque lui opposent une longue obstination. Il faut plusieurs siècles pour passer de la réhabilitation spirituelle de l'esclave à sa libération effective ; de l'égalité des âmes nous n'avons pas encore tiré l'égalité des chances sociales : dans les phénomènes de grand nombre, l'esprit ne va pas plus vite que le corps ; or la condition prétechnique de l'époque féodale empêche l'humanité médiévale de se libérer des servitudes excessives du travail et de la faim, et de construire une unité civique par-dessus les états sociaux. Bien que le christianisme ait tout de suite énergiquement lutté contre elle, la tentation dualiste traîne encore de nos jours dans la sensibilité commune. Elle entretint dans le haut Moyen Âge une longue aberrance platonicienne que freina le réalisme albertino-thomiste, en réaffirmant la dignité de la matière et l'unité du composé humain. La notion de personne, cependant, s'était précisée peu à peu à travers les controverses trinitaires et christologiques, du ne au vie siècle, plus richement harmonisée par la sensibilité grecque, tandis que le juridisme romain, tout en lui prêtant la rigueur de ses formules, y résistait au fond. Chaque grande pensée y ajoutait une touche nouvelle. Mais l'appareil logique et conceptuel hérité des grecs, axé sur la classe et sur la généralité, ne facilitait pas son expression.

On rapporte couramment à Descartes le rationalisme et l'idéalisme modernes, qui dissolvent dans l'idée l'existence concrète. C'est oublier le caractère décisive et la richesse complexe du Cogito. Acte d'un sujet autant qu'intuition d'une intelligence, il est l'affirmation d'un être qui brise les cheminements interminables de l'idée et se pose avec autorité dans l'existence. Le volontarisme, d'Occam à Luther, préparait ces voies. La philosophie, désormais, n'est plus une leçon à apprendre, comme il était devenu d'usage dans la scolastique décadente, mais une méditation personnelle que l'on propose à chacun de refaire pour son compte. Elle commence, comme la pensée socratique, par une conversion, une conversion à l'existence [4]. Au même moment, la jeune bourgeoisie secoue les formes accablantes de la structure féodale. Mais la bourgeoisie, en réaction contre une société trop lourde, exalte l'individu isolé et enracine cet individualisme économique et spirituel qui exerce encore parmi nous ses ravages. De même Descartes laisse encore dans son Cogito des germes de l'idéalisme et du solipsisme métaphysiques qui mineront profondément le personnalisme classique de Leibniz aux kantiens, malgré les abondantes richesses qu'il laisse sur son chemin.

Hegel restera l'architecte imposant et monstrueux de l'impérialisme de l'idée impersonnelle. Toutes choses, tous les êtres s'y dissolvent dans leur représentation : ce n'est pas un hasard s'il professe au bout du compte la soumission totale de l'individu à l'État. Mais il ne doit pas faire oublier ce que le personnalisme doit à Leibniz et à Kant, et la dialectique de la personne, à tout l'effort réflexif de la pensée idéaliste. Pascal, père de la dialectique et de la conscience existentielle moderne, serait le plus grand de ses maîtres, si la pensée janséniste ne le déviait vers la religion solitaire et hautaine qui retiendra également Kierkegaard. Au passage, n'oublions pas *Malebranche* et son *Traité de morale* ; *Rousseau*, crevant le rationalisme appauvri des Lumières, égaré par l'individualisme, mais rendant à son siècle le sens de la solitude, et jetant les bases d'une éducation de l'être personnel. Et signalons l'actualité de *Gœthe qui* cherche dans l'action l'unité dynamique de l'esprit et de la matière. Mais il faut, pour le XIXe siècle souligner trois noms, qui

n'abordent la gloire qu'au siècle suivant, tant ils respirent mal dans le climat idéologique du leur.

Maine de Biran est le précurseur moderne du personnalisme français. Il dénonce la mécanique mentale des idéologues, qui dissolvaient l'existence concrète dans les pseudo « éléments » de la pensée, et cherche le moi dans l'effort moteur par lequel nous pesons sur le monde. Unité d'une initiative intérieure et d'une initiative musculaire, cette expérience décèle au cœur de toute conscience une relation d'extériorité et d'objectivité : il ne faut donc pas opposer la conscience et l'espace ; toute conscience est spatialisante, s'affirme dans l'espace. La pensée de Maine de Biran a remarquablement éclairé les racines de la personne et sa zone d'émergence.

Kierkegaard de son côté, face au « Système » symbolisé par Hegel et à ses dégradés spiritualistes, affirme l'irréductible jaillissement de la liberté. Prophète de la grandeur paradoxale et dramatique de l'homme contre l'optimisme du confort bourgeois et de la raison facile, il subit malheureusement la dérive romantique et n'arrive pas à rejoindre, de sa solitude abrupte, le monde et les hommes. Mais au bord d'une époque prête à toutes les servitudes en échange d'une sorte de bonheur végétatif, il a porté au paroxysme le sens de la liberté dans sa liaison radicale au sens de l'absolu.

Symétriquement à Kierkegaard, *Marx* reprochait à Hegel de faire de l'esprit abstrait, et non de l'homme concret, le sujet de l'histoire, de réduire à l'Idée la réalité vivante des hommes. Cette aliénation transcrit à ses yeux celle du monde capitaliste, qui traite l'homme travailleur et producteur comme un objet de l'histoire et l'expulse pour ainsi dire de lui-même en même temps que de son royaume naturel. Il semble que ce que l'on pourrait appeler la révolution socratique du XIXe siècle, l'assaut contre toutes les forces modernes de dépersonnalisation de l'homme, se soit brisée en deux branches : l'une, par Kierkegaard, rappelle l'homme moderne, étourdi par la découverte et l'exploitation du monde, à la conscience de sa subjectivité et de sa liberté ; l'autre, par Marx, dénonce les mystifications où l'entraînent les structures sociales greffées sur sa condition matérielle, et lui rappelle que son destin n'est pas seulement dans son cœur, mais dans ses mains. Funeste brisure ! Les deux lignes ne feront ensuite que diverger, et la tâche de notre siècle est peut-être, non pas de les réunir là où elles ne peuvent plus se rencontrer, mais de remonter au-delà de leur divergence, vers l'unité qu'elles ont exilée.

Sous ces phares qui distribuent les grands éclairages du siècle, il faudrait suivre le lent développement sociologique de la condition humaine. Toutes les réserves que l'on peut faire sur la Révolution française n'empêchent qu'elle marque une phase importante de la libération politique et sociale, bien que limitée par son contexte individualiste. Dès lors, une sorte de fatalité se développe. D'une part, trouvant un terrain favorable dans la phase conquérante du capitalisme, l'individualisme se développe en fusée. L'État libéral le cristallise dans ses codes et ses institutions, mais tout en professant un personnalisme moral (de teinte kantienne) et politique (de mode bourgeois), il livre la condition concrète des masses urbaines à la servitude sociale, économique, et bientôt politique. Le romantisme

développe la passion de l'individu sur tous les registres de l'affectivité, mais dans l'isolement où il l'entraîne, il ne lui laisse de choix qu'entre la solitude désespérée et la dispersion du désir. Reculant devant cette angoisse nouvelle, et redoutant les imprudences du désir, le monde petit bourgeois les refoule derrière un capitonnage de médiocres satisfactions ; il instaure le règne de l'individualisme précautionneux. Pendant ce temps l'éclatement soudain des techniques rompt les frontières de l'individu et ses cercles étroits, et installe de tous côtés les grands espaces et les relations collectives. L'individualisme affolé prend peur, à la fois de l'anarchie où il sombre, et du collectivisme qui le menace. Il a tendance à couvrir de la « défense de la personne » ses opérations d'arrière-garde. Déjà *Renouvier* dénonçait comme également menaçantes la passion métaphysique, et la recherche politique de l'unité. La personne, pour lui, c'est d'abord le non, le refus d'adhérer, la possibilité de s'opposer, de douter, de résister au vertige mental et corrélativement, à toutes les formes de l'affirmation collective, qu'elle soit théologique ou socialiste. Réaction saine, et combien ! contre certains dangers, mais qui va s'embarrasser dans les tentations anarchiques. Ce sont elles qui ont stérilisé partiellement la grande oeuvre de *Proudhon*. L'anarchisme passionnel issu de *Nietzsche* dramatise l'enjeu, mais encourage la même attitude forcée de négation, que rejoignent certaines formes de l'existentialisme.

Cependant le choix n'est pas entre l'impersonnalisme aveugle, énorme cancer qui prolifère et tue, et les désespérés superbes qui préfèrent seulement être écrasés debout. Des hommes ont commencé à démystifier la peur des monstres tout en développant une plus riche notion de l'homme personnel, de ses rapports avec le monde et avec ses oeuvres. [Après *Lotze*, les premières traductions de Max *Scheler* et de *Buber* sont contemporaines des premiers livres de *Berdiaeff*, qui ne veut sacrifier ni la liberté de l'esprit, ni la technique, comme un peu plus tôt *Bergson* ne voulait abandonner ni le jaillissement de la liberté, ni la rigueur des sciences. Après *Laberthonnière*, *Maurice Blondel* définit une dialectique de l'esprit et de l'action qui ruine profondément les décors spiritualistes. Pendant que *Péguy* fait jaillir de son lyrisme tous les thèmes que nous allons aborder, *J. Maritain* applique aux problèmes les plus actuels le réalisme démystificateur qu'il tient de saint Thomas, *Gabriel Marcel* et *Jaspers*, l'un chrétien, l'autre agnostique, apportent une contribution capitale à la description des structures de l'univers personnel. *P. L. Landsberg* se place très près d'eux, dans son oeuvre interrompue. Sur ces recherches plus proprement personalistes, auxquelles depuis 1932 la revue *Esprit* donne une continuité, le renouveau *existentialiste* et le renouveau *marxiste* exercent deux pressions latérales. Le premier a très largement contribué à ranimer des problèmes personalistes : la liberté, l'intériorité, la communication, le sens de l'histoire. Le second provoque toute la pensée contemporaine à se dégager des mystifications idéalistes, à prendre pied sur la condition commune des hommes, et à lier la plus haute philosophie aux problèmes de la cité moderne. On pourrait ainsi repérer une tangente existentialiste du personalisme (qu'approchent *Berdiaeff*, *Landsberg*, *Ricœur*, *Nédoncelle*), une tangente marxiste souvent concurrente à la première, et une tangente plus classique, dans la tradition réflexive française (*Lachièze-Rey*, *Nabert*, *Le Senne*, *Madinier*, *J. Lacroix*).

Hors de France, des courants se réclamant du personalisme se forment dans plusieurs directions. D'autres en sont proches sans s'en réclamer. En Angleterre, le nom est

revendiqué par une ou deux revues et le *Personalist Group* de J. B. Costes. Ils se sont d'abord inspirés de John Macmurray, John Middleton Murry, N. Berdiaeff et Buber . il ne faudrait pas oublier Newman. Un contexte de subjectivisme religieux, de libéralisme politique et d'antitechnicisme raskinien (H.Read) les ont parfois menés assez loin des voies du personalisme français, mais le dialogue s'engage. En Hollande, né dans un camp d'otages, en 1941, le mouvement personaliste ne se développa qu'au plan politique et tenta de réaliser un nouveau socialisme par le « Mouvement populaire Néerlandais » qui occupa le pouvoir à la libération avant de fusionner avec le parti socialiste. Aux Etats-Unis, de Boyce et Howinson, aux Prs Bownes, Brightman et Flewelling, un fort courant se développe. En Suisse, où l'on n'a pas oublié Secrétan, se publient les *Cahiers Suisse Esprit*. Des groupements d'inspiration voisine se forment dans les pays libérés des fascismes]

Puisque la personne n'est pas un objet que l'on sépare et que l'on regarde, mais un centre de réorientation de l'univers objectif, il nous reste à faire tourner l'analyse autour de l'univers édifié par elle, afin d'en éclairer les structures sur divers plans dont il ne faudra jamais oublier qu'ils ne sont que des incidences différentes sur une même réalité. Chacun n'a sa vérité que relié à tous les autres.

Emmanuel Mounier **Le personalisme**. Paris: Les Presses universitaires de France, 1949. Collection: Que sais-je ? no 395,"

D. Prochainement au CDI... L. et H. Domenach



« Personne ne soupçonne l'existence des Murs Blancs. Pourtant cette propriété a marqué l'histoire intellectuelle du XXème siècle. Elle a été aussi le lieu, où enfants, nous passions nos dimanche après-midi : la maison de nos grands-parents... »

Après la guerre, ce magnifique parc aux arbres centenaires niché dans le vieux Châtenay-Malabry, est choisi par le philosophe Emmanuel Mounier, pour y vivre en communauté avec les collaborateurs de la revue qu'il a fondé : *Esprit*. Quatre intellectuels, chrétiens de gauche et anciens résistants, comme lui, Henri-Irénée Marrou, Jean Baboullène, Paul Fraise, Jean-Marie Domenach, le suivent avec leurs familles dans cette aventure. Ils sont bientôt rejoints par Paul Ricœur.

Pendant cinquante ans, les Murs Blancs sont le quartier général de leurs combats, dont la revue *Esprit* est le porte-voix : la guerre d'Algérie et la décolonisation, la lutte contre le totalitarisme communiste, la construction de l'Europe. Et bien sûr, Mai 68... Une vingtaine d'enfants, dont notre père, y sont élevés en collectivité. Malheureusement, les jalousies et les difficultés nourries par le quotidien de la vie en communauté y deviennent de plus en plus pesantes... Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles cette histoire est tombée dans l'oubli, et que personne n'avait pris la peine de nous la raconter jusqu'alors. Pourtant, beaucoup d'intellectuels, d'artistes et d'hommes politiques y ont fait leurs armes : Jacques Julliard, Jean Lebrun, Ivan Illich, Chris Marker, Jacques Delors et aussi... Emmanuel Macron. C'est grâce à leurs récits et confessions que nous avons pu renouer avec notre histoire : transformer un idéal difficile en récit familial et politique. »